

# formation des maîtres

---

*faut-il enseigner  
des mathématiques aux enfants  
dont les parents  
ne souhaitent pas  
qu'ils deviennent professeurs ?*

*par G. Walusinski*

Comme tout le monde, peut-être même plus que certains, je suis frappé par les données statistiques suivantes : en 1988, le nombre des enseignants du secondaire qui ont pris leur retraite excède de loin le nombre de nouveaux professeurs embauchés après un succès au CAPES ou à l'agrégation. Situation particulièrement inquiétante dans les disciplines scientifiques, le nombre des reçus aux concours de recrutement y reste largement inférieur au nombre de postes ouverts aux concours et certainement au nombre de collègues qu'il faudrait recruter pour éviter les classes à effectifs surchargés.

Situation contradictoire que souligne Laurent Schwartz dans un récent rapport de l'Académie des Sciences : *"Les parents demandent de bons maîtres pour leurs enfants mais ne souhaitent pas, s'ils sont doués, les voir devenir maîtres"*.

On s'accorde généralement pour reconnaître que la profession enseignante offre moins d'attraits que beaucoup d'autres professions qui seraient aussi plus prestigieuses, avocat, E.N.A., ingénieur... La comparaison est plus particulièrement défavorable à l'enseignement dans les

domaines scientifiques, les carrières d'ingénieur étant mieux honorées, financièrement, c'est évident, mais aussi socialement. Il serait plus honorable de construire des autoroutes ou des circuits intégrés que d'apprendre à raisonner à des garnements pas forcément très dociles. En fait, cela n'est pas nouveau, le mal est ancien, il a seulement tendance à s'aggraver de façon qui peut devenir dangereuse pour l'avenir même de futurs constructeurs d'autoroutes.

On dit "le corps enseignant semble avoir perdu cette fonction vitale de la reproduction". Y a-t-il jamais pensé ? J'ai connu le temps où, à la Faculté des Sciences de Paris, n'existait aucune préparation à l'agrégation de mathématiques. Seuls quelques étudiants privilégiés pouvaient bénéficier, pendant une année, au titre d'auditeurs, des cours donnés à l'ENS de la rue d'Ulm pour ses élèves. J'imagine (sans être certain) qu'il en était de même pour l'agrégation des jeunes filles. A l'époque le CAPES n'existait pas.

Après la guerre, les difficultés de recrutement devinrent si aiguës qu'une mesure enfin sérieuse fut prise : la création des IPES (Instituts de Préparation à l'Enseignement Secondaire). Recrutés par concours à la fin d'une année de propédeutique, les ipéssiens bénéficiaient en principe d'un encadrement spécial, percevaient un traitement, les années d'IPES étant comptabilisées dans l'ancienneté de service, le tout moyennant l'engagement de servir l'Etat pendant dix ans.

Le malheur voulut que, les difficultés de recrutement ayant diminué, justement grâce aux IPES, on supprime ceux-ci en 1978, sans penser que les difficultés de recrutement reviendraient aussitôt. L'administration de l'Education Nationale donnait ainsi, comme souvent, l'image d'une organisation irrationnelle, d'une sorte de légèreté ou d'insouciance à la manière des étourdis qui ne pensent à la MGEN que lorsqu'ils sont malades.

Bien sûr, nous avons, nous les enseignants, une part de responsabilité dans cette suppression des IPES. Non seulement nous n'avons pas su défendre leur existence, mais nous n'avons rien fait pour améliorer leur organisation, créer par exemple de véritables écoles normales régionales qui auraient élargi la portée sociale des IPES. Dans chaque académie, auprès de l'université ou des universités de la région, il y a place pour un foyer de préparation à toutes les carrières de l'enseignement, de la maternelle à l'université. L'emploi à dessein le mot foyer car tous les enseignants de la région y trouveraient des moyens de perfectionnement et d'entraide, une véritable formation continue, des instituts spécialisés comme les IREM, bref un foyer où se réchauffer l'ardeur enseignante.

Ces ENR (Ecoles Normales Régionales) ou IPES améliorées, recruteraient des étudiants sur titres dès la sortie des lycées et après une ou deux années de DEUG. Avec les mêmes avantages et obligations des

IPES. Les ENR, mieux que les IPES bénéficieraient de locaux spécifiques à l'intérieur de l'université et d'un encadrement particulier (enseignants du Supérieur et du Secondaire spécialement intéressés par les problèmes d'enseignement). Seraient enfin liés administrativement formation initiale et formation continue, tous les liens indispensables avec les Ecoles Normales Départementales étant assurés.

Et ce ne sera encore pas suffisant pour attirer vers l'enseignement un grand nombre de bons candidats. Il restera à persuader lycéens et étudiants qui viennent de passer des années sur les bancs de nos classes surchargées et qui aspirent à voir des horizons plus riants, que ces perspectives séduisantes dont ils rêvent, l'enseignement peut les leur offrir.

Qu'avons-nous fait, nous enseignants, pour faire comprendre au grand public, à nos élèves et à leurs parents en particulier, la valeur humaine de notre métier ? J'ai sur ma table, deux petits livres fort instructifs : "Le "prof" mène l'enquête", un guide de l'enquête psychosociologique à l'usage des personnels de l'Education Nationale - édition INRP), un travail collectif auquel a participé notre collègue Dominique Guy ; "Les nouveaux profs" par Michèle Chouchan (édition les Cahiers de Savoir Lire). Chacun à sa façon, ces deux livres témoignent de la vitalité du corps enseignant (sauf la reproduction !), son ouverture sur les problèmes de notre temps. Réflexions utiles pour l'information du public, sans aucun doute. Il faudrait pourtant encore autre chose pour émouvoir les foules...

J'emploie à dessein cette expression qui peut paraître incongrue. Mais ne s'agit-il pas de créer un véritable mouvement d'opinion ? Dire, comme cela a été fait, que les problèmes de formation de la jeunesse sont prioritaires, on dit même "la priorité des priorités", cela m'inquiète car peut-il y avoir plusieurs priorités, ça risque d'être la bousculade. En tout cas, c'est rester sur le plan des généralités administratives. Pour attirer vers l'enseignement un très grand nombre de bons étudiants il faut que les perspectives offertes soient bien mises en valeur. Matériellement, bien sûr, c'est affaire de mesures administratives convenables. Mais aussi socialement et intellectuellement. Démolir les mythes surannés du professeur Cosinus enfermé dans son bureau où répétant pendant 37,5 années le même cours. Il nous faut, de toute urgence, trouver un écrivain de talent qui saura raconter la vie quotidienne d'un professeur, les problèmes sociaux et pédagogiques qu'il rencontre avec ses élèves confronté qu'il est avec l'évolution de la discipline qu'il enseigne.

Un témoignage personnel peut-il être significatif ? Inévitablement, il date. Il y a maintenant douze années que je n'exerce plus. L'expérience d'un individu n'a pas valeur générale. Ces précautions prises,

on peut poser quelques questions et donner ses propres éléments de réponse.

Première question, quand décide-t-on qu'un individu voudrait enseigner ? J'ai constaté que, pour beaucoup de collègues, il n'y avait pas eu vocation précoce et l'amour du métier était venu, le plus souvent, en le pratiquant. Pour moi, je crois pouvoir dater avec précision quand l'idée m'est venue de devenir prof de math, en 1930 et je finissais ma classe de Seconde au lycée Charlemagne à Paris. Était-ce sous l'influence de mes professeurs ? Je ne leur en ai jamais parlé et j'étais bien trop timide, à l'époque, pour les entretenir de mes ambitions personnelles. Trois d'entre eux ont certainement joué un rôle dans la naissance de cette vocation. Le prof de math, Francisque Marotte dont je n'ai su que beaucoup plus tard qu'il avait été l'un des fondateurs de l'A.P.M.E.P. en 1910 et qu'il avait traduit en 1899 l'ouvrage de Cantor sur le transfini (il ne nous en a jamais parlé). En physique, Jean Langevin nous enchantait par son talent à monter de belles expériences. En français, M. Chauvelon ; je lui dois mon initiation à la littérature moderne. Aucun d'eux n'eut jamais l'idée saugrenue de nous inviter à être professeurs. Leur exemple, leur façon de se conduire dans la classe, leurs personnalités suffisaient.

Autre question qui a toujours son importance, comment se comporter face aux élèves, lors des premiers contacts ? Donner des leçons particulières pour gagner quelque argent ne donne pas une expérience suffisante. Mon premier souvenir — amer — est une journée de surveillance, en 1935, devant une quarantaine d'élèves d'une classe de Seconde à l'EPS (École Primaire Supérieure, à l'époque) J.B. Say : des élèves qui se connaissaient eurent vite fait de s'apercevoir que j'étais un blanc bec et ils eurent envie d'en profiter pour s'amuser un peu. Bref, de quoi décourager un débutant. J'eus la chance, à la rentrée d'octobre 1935 d'obtenir un poste de surveillant d'internat à cette même école J.B. Say : le vivre, le couvert, un service de surveillance, en particulier des dortoirs, et par conséquent du temps libre pour préparer l'agrégation... et profiter aussi des théâtres parisiens qui se portaient alors fort bien. Sans oublier le plus important : se familiariser avec les problèmes de discipline scolaire. Je ne poserai pas la règle que tout enseignant doit commencer par des fonctions de surveillance, mais je reconnais que, dans mon cas, ces trois années de pionnat m'ont été pédagogiquement bénéfiques.

Troisième et dernière question : "Admettons que je devienne prof de math, me dit un jeune étudiant, vais-je pendant vingt ou trente ans répéter les mêmes théorèmes ? Fatalement, je vais m'engourdir, m'écarter de plus en plus de la science vivante". Il est vrai, il y a là un danger, le même dans toutes les professions et vous connaissez aussi des médecins qui en restent aux connaissances de leur temps de faculté, mais qui, heureusement, peuvent encore guérir vos angines. Pourtant, celui qui s'imagine qu'une année scolaire ressemble à la précédente se trompe

comme celui qui croit qu'un chef d'orchestre, répète sans changement sa quarantième direction de la même symphonie. Les élèves changent, les programmes aussi. Après des années d'immobilisme contre lequel l'A.P.M.E.P. eut à lutter, nous avons connu des rénovations de divers types. Je garde le souvenir vivifiant des conférences de Gustave Choquet et de Laurent Schwartz, sans oublier celles de Henri Cartan, d'André Lichnerowicz, d'André Revuz et de beaucoup d'autres. Le mouvement des "mathématiques modernes" qu'il est devenu courant de considérer comme l'abomination responsable de tous les échecs scolaires, a été pour ceux qui l'ont vécu une source de rajeunissement, de rénovation en profondeur dont les premiers bénéficiaires ont été nos élèves. Choquet m'a le premier convaincu qu'un cours de math rénové, conçu à neuf et servi frais avait pour les élèves la bonne odeur d'un croissant chaud pour le goûter. Je n'ai pas à chercher quelles années d'enseignement furent pour moi les plus heureuses ; sans hésiter je revois celles où j'eus le plus de travail pour reprendre ce que j'avais appris en licence (en 1935) à la lumière de ces découvertes tardives pour moi que furent l'algèbre linéaire et la topologie.

Mais tout seul je n'aurais rien fait de bon. Comme mon ami Evariste Dupont, je dois le meilleur de ma formation à mes maîtres de l'enseignement public et mes plus grandes satisfactions d'enseignant à l'action collective au sein de notre A.P.M.E.P. Tant pis si cette dernière phrase fait sourire certains lecteurs, je ne pouvais l'omettre car elle dit bien ce que je pense.